

Les origines de Sion

et son développement urbain au cours des siècles

LOUIS BLONDEL

Introduction

Depuis les remarquables travaux de l'abbé Gremaud, les origines et le développement urbain de la ville de Sion n'ont fait l'objet d'aucune étude détaillée; seul l'*Armorial Valaisan* en donne un bon aperçu ¹.

Pour toute la période allant jusqu'au XII^e siècle, nous ne possédons que fort peu de documents, les chartes sont rares et peu explicites. Pour y suppléer, les historiens ont eu recours à des chroniqueurs anciens comme Münster (dans sa *Cosmographie* 1544), Stumpf (1548) J. Simler (1574), C. a. Castello (XVII^e s.), J.-J. Leu (1747-1765), H. Schiner (1812), et surtout aux notes manuscrites d'Anne-Joseph de Rivaz (1751-1836) qui a rassemblé une quantité de documents et d'observations ². Comme l'a montré Hermann Holderegger dans son étude archéologique sur Valère, où toutes ces sources sont analysées, la plupart sont fortement influencées par le courant humaniste qui cherchait à expliquer les origines de Sion par des rapprochements avec l'antiquité, fondés en particulier sur la dénomination de Valère ³. Gremaud avait compris que, en l'absence de textes, il fallait interroger les monuments et se baser sur les documents archéologiques. Malheureusement, à part les découvertes occasionnelles de sépultures faites au moment du percement de la rue de Lausanne et du défoncement de vignes entre Valère et Tourbillon, très peu d'observations précises

¹ Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, dans *MDR*, t. XXIII, 1884, introduction, pp. XXXII et suiv.; *Armorial valaisan*, Zurich, 1946, art. *Sion*, p. 284.

² Anne-Joseph de Rivaz, *Opera historica*, t. VIII, ms aux Arch. cant., à Sion, fonds de Rivaz. — Sigismond Furrer a aussi repris dans sa publication : *Geschichte, Statistik u. Urkundensammlung über Wallis*, Sion, 1862-1865, 3 vol., la plupart des textes et répète l'histoire traditionnelle des origines de Sion.

³ H. Holderegger, *Die Kirche von Valeria bei Sitten*, dans *Indic. Ant. Suisses*, N.S., t. 31, 1929, pp. 51-68, etc., les sources : t. 32, pp. 33-37 et suiv.

ont été conservées. Si nous avons quelques renseignements sur les cimetières préhistoriques, tout ce qui concerne les édifices de l'époque romaine et du premier moyen âge, sauf pour quelques églises et les châteaux, fait défaut.

On sait de nos jours qu'il n'est pas possible de retracer les origines d'une ville sans étudier soigneusement sa situation topographique, ses données archéologiques, en établissant des comparaisons avec d'autres sites analogues. Il est certain que, pour une même période, on rencontre dans toutes les villes des principes semblables, surtout en ce qui concerne les édifices religieux, permettant dans une certaine mesure de combler la lacune des documents écrits.

Pendant tout le siècle passé nos historiens ont accompli une œuvre considérable en rassemblant des textes, mais ils ont rarement recherché et examiné sur le terrain les monuments qu'ils décrivaient. On a fait paraître des monographies d'églises et de châteaux, mais considérées uniquement au point de vue historique, sans plans ni dessins. Il faut reconnaître que les études archéologiques, ébauchées au XIX^e siècle, ne se sont perfectionnées que de nos jours, permettant ainsi d'établir entre les différentes régions et agglomérations des rapprochements utiles.

En plus des documents écrits, les gravures de Sion par Hans Kalbermatten dans la chronique de Séb. Münster (ca. 1550) et par Hans Ludolff dans Merian (1642), assez exactes, mais qu'il faut interpréter à cause de leur perspective, nous fournissent de précieuses données⁴ (fig. 2 et 3).

Si Gremaud, dans son étude sur Sion, n'avait pas été induit en erreur par les appréciations de l'archéologue Blavignac, le premier qui, en 1853, a étudié les monuments, il aurait mieux compris le problème des cathédrales⁵. Mais après lui, J. R. Rahn, J. Michel, Victor Van Berchem ont déjà révisé ces appréciations et donné de l'extension de Sion une vue plus exacte. Enfin, la découverte dans les archives de Genève, d'un plan de Sion à l'époque française, à une date où la ville possédait encore toutes ses fortifications, démolies dans la première moitié du XIX^e siècle, nous a engagé à reprendre le problème de ses origines. Ce plan très exact, exécuté au 1 : 1000^e, par un géomètre français, a dû être levé peu après 1807, très probablement pour la section du génie et de l'artillerie, car on a indiqué en rouge

⁴ Ces deux estampes sont reproduites dans le *Dictionnaire hist. et biogr. suisse*, art. *Valais*, t. 7, p. 10 et *Sion*, t. 6, p. 201. Il y a plusieurs éditions de la chronique de Münster, celle de 1544 n'a pas de planches.

⁵ J. D. Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée du quatrième au dixième siècle*, Lausanne, 1853, pp. 203-208.

les positions d'artillerie⁶. La direction technique, comme pour d'autres documents semblables conservés à Genève, devait se trouver à Grenoble. D'autres plans dans le même dossier, de St-Maurice à Brigue, concernent certainement la défense de la route du Simplon construite par Céard.

⁶ Archives d'Etat, Genève, Portef. génie, Départ. du Simplon, anc. cote arm. 12, rayon 2, No 30.

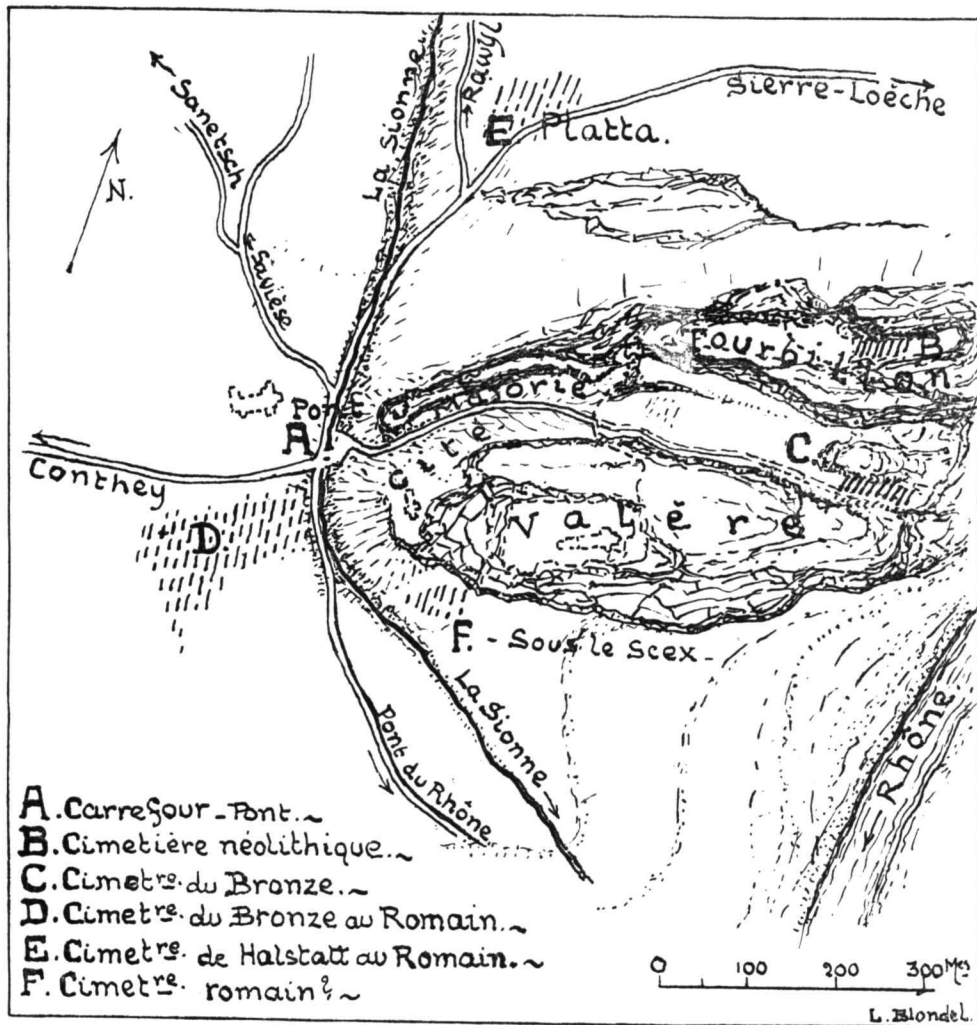


Fig. 1. — Situation topographique de la ville de Sion avec les voies d'accès principales et les anciens cimetières.

Situation topographique

L'agglomération primitive de Sion s'est établie entre deux promontoires de rochers qui dominent la rive droite du Rhône, au centre de la vallée (fig. 1). Celui du nord dessine une longue crête avec, à l'ouest, dans sa partie inférieure, le rocher de la Majorie, alors qu'à l'est il monte jusqu'à 658 mètres formant la position du château de Tourbillon. Celui du sud, qui domine le Rhône (611 mètres), s'élève en plusieurs terrasses dont la plus basse supporte le quartier ancien de la Cité et la plus haute le château et l'église de Valère. Entre les deux promontoires, il existe un col où l'on accède du midi par une pente continue, alors qu'à l'orient il est coupé par une barre de rochers dominant le Rhône. Ces deux arêtes de rochers sont bornées au couchant par le torrent de la Sionne qui avait creusé un profond ravin, en partie comblé de nos jours. La basse ville (altitude moyenne 510 mètres) s'est établie au-delà du torrent, sur des terrains plans constitués par des alluvions appelés « glariers ».

Au moyen âge, à partir du XIII^e siècle, les deux positions de Tourbillon et Valère étaient reliées, du côté oriental, par une ceinture de remparts dont on voit encore dans le col des fragments, alors qu'à l'opposé les défenses se sont établies plus anciennement au pied des rochers, au-dessus de la Sionne. Nous verrons dans la suite leur tracé. Plus tard, on créera la ville basse au-delà de la Sionne.

La voie principale de la vallée aboutissait par le tracé de la rue de Conthey actuelle pour franchir la Sionne sur un pont devenu le Grand-Pont du moyen âge et monter par la rue des Châteaux dans la Cité, située dans le col entre les deux promontoires. Mais, devant le pont, il y eut de tout temps un carrefour. La route de la vallée contourna et contourne encore, au nord dans la direction de Sierre-Loèche, la Majorie et Tourbillon, alors qu'au sud, la voie parallèle à la Sionne se dirige vers le pont traversant le Rhône. Sur la route de Loèche débouchait le chemin conduisant au col du Rawyl, alors que celui du Sanetsch arrivait au carrefour par la rue de Savièse. Sion est donc né au-dessus d'un croisement de circulations importantes au centre de la vallée. De plus, comme ce carrefour était dominé par des positions très fortes au point de vue défensif, son importance n'a pas échappé, dès les époques les plus anciennes, aux habitants du pays. Cette disposition des circulations principales n'est plus aussi visible depuis que la rue de Lausanne, remplaçant la rue de Conthey, est devenue l'accès principal au centre de la ville. La valeur défensive de Sion apparaissait encore bien plus considérable quand le Rhône baignait le flanc méridional du rocher de Valère ; peu à peu les alluvions de

la Sionne ont repoussé le fleuve en l'éloignant de la ville. Il est probable même qu'à une époque préhistorique, un bras du fleuve passait au nord de Tourbillon, mais on ignore si des hommes occupaient déjà cette position.

Epoque préhistorique

Les grands cimetières retrouvés sous plusieurs mètres d'alluvions entre 1856 et 1860 en établissant la rue de Lausanne, dans le col entre Tourbillon et Valère en défonçant des vignes, enfin sur la sommité de Tourbillon, et au nord de ce promontoire à Platta, indiquent qu'à la fin de l'âge de la Pierre, puis du Bronze et surtout à l'époque du Fer, le site de Sion était occupé par une population assez importante⁷. Il est probable que, dès la fin de la période néolithique, les hauteurs ont servi de refuge pour les habitants de la région, les cimetières étant établis le long de la route principale de la vallée et à la périphérie, sauf pour celui qui se trouvait entre les deux monts (fig. 1). Ceci nous montre que, soit Tourbillon, soit Valère, devaient être des sites fortifiés, en tout cas pendant la période gauloise, formant un double *oppidum*, dont nous ignorons les relations. On a recueilli davantage d'objets préhistoriques à Tourbillon qu'à Valère, mais cela tient au fait que le premier est en ruines, alors que le second n'a jamais été fouillé, étant recouvert de constructions. Les tracés des murs médiévaux épousant les crêtes s'élèvent probablement en partie sur des retranchements gaulois et plus tard romains. Cependant, on ne peut expliquer la présence d'un cimetière sur la rive droite de la Sionne, près de la voie d'accès, si on ne suppose déjà des habitations s'étagant sur le flanc occidental de Valère.

La seule mention certaine est celle de la peuplade des *Seduni* retrouvée dans des inscriptions et des textes d'auteurs de l'antiquité. Ces *Seduni* ont passé à l'époque d'Auguste sous la domination de Rome et auparavant, en 57 av. J.-C., avec les autres peuples du Valais, ont battu les troupes de Galba à Octodure⁸. En tout cas, la région était très peuplée à la périphérie de Sion, car on trouve dans tous les alentours, soit des tombes, soit des objets, allant du néolithique au romain, mais principalement de la période de la Tène, en particulier dans le cimetière plus éloigné de Platta, près de l'Orphelinat des garçons, ainsi que sur l'autre rive de la Sionne, au Petit Séminaire.

⁷ Pour la bibliographie, voir M.-R. Sauter, *Préhistoire du Valais...*, dans *Vallesia*, t. V, 1950, pp. 141-147 ; pour le cimetière néolithique sur Tourbillon, B. Reber, dans *Bull. Inst. Genevois*, 1892, pp. 120-123. Cf. aussi *Dict. géogr. suisse*, art. *Sion*, t. 4, p. 708 et F. O. Wolf et A. Cérésolle, *Valais et Chamonix*, Zurich, s. d. (1889), p. 417-420.

⁸ F. Stachelin, *Die Schweiz in römischer Zeit*, Zurich, 3e éd., 1948, passim, et E. Howald et E. Meyer, *Die Römische Schweiz*, Zurich, 1940, qui donnent aussi les sources des auteurs.

Epoque romaine

Nous ne sommes guère mieux renseigné sur le Sion de l'époque romaine. Certes nous possédons quelques inscriptions, quelques objets, mais nous ignorons l'emplacement des monuments principaux. Les cimetières précédents ont continué à être en usage, au moins ceux de la rue de Lausanne et de Platta. Sous le Scex, on a aussi découvert des tombes romaines sans mobilier. Il est certain que les sommets des promontoires ont dû conserver des fortifications, des citadelles, principalement Valère. Mais, comme ailleurs, dans les autres villes de l'Empire, pendant les deux premiers siècles de paix, le quartier à mi-hauteur, la Cité, s'est développé, les fortifications du haut servant de refuge en cas d'alerte. C'est seulement à la fin du III^e siècle, au moment des invasions, que ces refuges ont repris de l'importance, les quartiers bas étant ruinés.

Malheureusement personne n'a relevé, au cours des transformations du XIX^e siècle, les trouvailles de substructions antiques qui auraient pu guider les recherches. Il est possible qu'à Valère, dans la citadelle, se soit élevé un sanctuaire, mais nous n'en avons aucune preuve ; seule sa dénomination a permis, dès le XVI^e siècle, aux historiens et chroniqueurs d'échafauder des hypothèses qui ne reposent sur aucune constatation de fondations antiques.

Toutes les affirmations se basent sur le monument funéraire de *Titus Campanus Priscus Maximianus*, ancien consul, élevé par sa mère *Numidia*, fille d'*Openda Valeriana*, et la similitude du nom de Valère avec *Valeriana*⁹. Nous ignorons le lieu exact où ont été trouvées les inscriptions conservées à l'hôtel de ville ; celle d'*Openda Valeriana*, longtemps encastrée dans un mur de la cathédrale, d'après Rivaz aurait été découverte à Valère au XVII^e siècle¹⁰. Mais même si ce renseignement est avéré, nous ne pouvons en tirer des déductions, car, comme partout ailleurs, ces monuments déplacés à plusieurs reprises ont été réemployés comme matériel de construction. Il est même probable qu'à la fin du III^e siècle on aura réparé les murs de la citadelle avec des pierres provenant des monuments des cimetières extérieurs et du centre de la Cité.

Sion est qualifié de *civitas* entre 8 et 6 av. J.-C. Cette cité avec son territoire possédait des *duumviri*, un *pontifex* et des préfets cités par deux fois à basse époque. Il devait s'élever des monuments civils et religieux d'une certaine importance, deux sanctuaires au moins, dont l'un était desservi par les Flamines d'Auguste et l'autre, dédié au culte

⁹ CIL, XII, 137 ; Howald et Meyer, *op. cit.*, 65, p. 211.

¹⁰ A.-J. de Rivaz, *op. cit.*, p. 118.

de Cybèle ou de la Grande Mère, d'influence orientale. Osiris semble aussi avoir eu des adeptes à cette époque¹¹. Ces cultes orientaux ont été importés par les garnisons militaires, on peut donc supposer que des troupes ont résidé à Sion. Mais si des troupes ont occupé la citadelle, le centre urbain, avec son capitole et son *forum* devait se trouver dans le quartier à mi-côte, dans la Cité, qui a conservé cette dénomination au moyen âge.

La ville médiévale jusqu'au XIIe siècle

Nous examinerons en premier lieu les problèmes qui se posent pour la période la plus ancienne jusqu'au XIIe siècle. Quelques rares textes nous permettent de comprendre l'évolution de l'ancienne cité romaine et les débuts du christianisme.

1. *Les cathédrales.* Le premier centre épiscopal du Valais se trouvait au IVe siècle à Octodure (Martigny) ; puis, semble-t-il, pour un temps à Agaune où il était encore en 565 ; enfin, dès l'évêque Héliodore, il fut, peu avant 585, transféré à Sion.

Sans doute une question de sécurité et aussi une question politique — parce que la cité de Sion était devenue le centre administratif et géographique du Valais — ont joué un rôle décisif dans le choix du siège épiscopal. Cette place sûre, à l'abri d'un coup de main, est confirmée par un texte de 613 où l'évêque Leudemond avait voulu transporter le trésor royal à Sion, parce que ce lieu était très fort, *locum tutissimum*¹².

Cependant bien avant l'établissement de l'évêque à Sion, la ville possédait une communauté chrétienne attestée par l'inscription d'Asclepiodotus accompagnée du chrisme, datant de 377¹³. Remarquons en passant que ce *Pontius Asclepiodotus* devait être grec d'origine. Cette communauté chrétienne suppose une église qui ne deviendra épiscopale que deux siècles plus tard.

La chronique dite de la Val d'Illiez nous rapporte qu'en 1010 la cathédrale a brûlé, mais ne nous indique pas où elle était située¹⁴. Il faut attendre jusqu'en 1212 pour apprendre qu'il existait deux cathédrales ; l'une supérieure, à Valère dépendant du Chapitre ; l'autre, inférieure, celle de l'évêque, sur l'emplacement de la cathédrale

¹¹ Pour les cultes, Stachelin, *op. cit.*, pp. 550-557 ; Howald et Meyer, *op. cit.*, Nos 37, 46, 47, 51, 61, 65. On conserve aussi à Valère une tête colossale romaine.

¹² Pour cette période, M. Besson, *Recherches sur les origines des Evêchés de Genève, Lausanne et Sion*, Fribourg, 1906, pp. 144 ; Th. Van Muyden et V. Van Berchem, *Le château de Valère à Sion*, dans *Les Monuments de l'art en Suisse*, N. S., IV, Genève, 1904, p. 2 et suiv. Pour le texte de Leudemond, Gremaud, *Documents*, No 17.

¹³ Howald et Meyer, *op. cit.*, No 46, et CIL, XII, 138.

¹⁴ Gremaud, *Documents*, No 74.

actuelle au « Glarier », dans la basse ville. Mais l'acte de 1212-1216 concernant la répartition des charges par les membres du chapitre se réfère à un accord antérieur qu'on peut fixer avec assez de précision vers 1168 ; une partie de la charte de 1168 est du reste reproduite dans celle de 1212¹⁵. L'institution d'un chapitre cathédral est prouvée dès 1043 ; nous savons aussi par les deux actes cités plus haut que le chapitre avait la possession entière de la cathédrale de Valère, où même l'évêque n'avait pas le droit de résider, et qu'on avait établi quatre charges du chapitre pour desservir la cathédrale inférieure, seuls les titulaires de ces prébendes étant autorisés à habiter en dehors de Valère dans la basse ville.

On ne s'est pas assez rendu compte jusqu'ici que ces conventions entre le chapitre et l'évêque étaient suscitées par un fait nouveau, la construction de la cathédrale inférieure. Tant qu'il n'y eut qu'une seule cathédrale une telle réglementation était superflue. Dans la charte de 1212, il est dit que ces décisions ont été prises grâce à l'entremise de l'archevêque de Tarentaise, dont dépendait l'évêché de Sion, *propter multas et diversas et varias necessitates*. Ces nécessités semblent avoir échappé aux historiens, à savoir la construction d'une nouvelle cathédrale et les difficultés qu'elle a fait surgir entre le chapitre et l'évêque.

En effet, même la partie la plus ancienne de la cathédrale inférieure, le clocher, n'est pas antérieure à la première moitié du XII^e siècle, et si Blavignac, qui assignait ce clocher au Xe, n'avait pas induit en erreur l'abbé Gremaud, celui-ci aurait probablement compris le sens des textes.

La convention de 1168, confirmée et précisée entre 1212 et 1216, est un compromis qui a dû mettre fin à de longues discussions entre l'évêque et le chapitre, et elle n'a pu être réglée que grâce à l'autorité de l'archevêque. Comme dans tout compromis, chacune des parties a dû abandonner certains droits en faisant des concessions. L'évêque obtenait la pleine possession de la nouvelle cathédrale, par contre le chapitre seul conservait des droits sur Valère, l'ancienne cathédrale ; mais, comme il fallait desservir la nouvelle cathédrale, on créa, entre 1212 et 1216, quatre prébendes de chanoines pour les offices¹⁶. Parmi ces quatre prébendes, l'une devait certainement concerner la paroisse de Sion, la *prebenda Petri capellani*. Auparavant, quand il n'y avait qu'une cathédrale, aussi bien l'évêque que le chapitre devaient avoir

¹⁵ *Ibidem*, No 230 et *Chartes sédunoises* (dans MDR, t. 18), p. 399 ; Holderegger, *op. cit.*, t. 32, pp. 34-35 ; quant au chapitre, voir H. A. v. Roten, *Zur Zusammensetzung des Domkapitels von Sitten im Mittelalter*, dans *Vallesia*, t. I, 1946, p. 44.

¹⁶ Il est probable que l'acte de 1212-1216 avec la création des prébendes a été établi au moment de la consécration de la nouvelle cathédrale sous Landri de Mont, car il fallait pouvoir la desservir. Cf. à ce sujet Holderegger, *op. cit.*, t. 31, p. 215, note 2.

des droits équivalents à Valère, nous en avons la preuve d'après un acte de 1273 où il est dit que l'évêque y possédait une résidence, *domus antiqua*, mais à cette époque on lui interdisait de l'habiter¹⁷. Ces faits expliquent pourquoi, pendant toute l'époque médiévale, le chapitre, à plusieurs reprises, maintient âprement contre l'évêque ses droits et privilèges sur la possession de Valère, mais aussi pourquoi les chanoines ne pouvaient circuler en dehors d'un périmètre strictement délimité à celui de l'ancienne Cité.

Rappelons que le chapitre, au milieu du XI^e siècle, vivait en communauté avec un réfectoire, mentionné en 1052 à l'occasion du testament de l'évêque Aymon de Savoie qui, en vue de l'entretien du chapitre, fait don à celui-ci de territoires importants¹⁸. Un rôle des possessions du chapitre mentionne aussi la cuisine, le réfectoire et le cellier des chanoines¹⁹.

Comme nous venons de le voir, Valère a précédé la cathédrale inférieure, et toutes deux sont dédiées à Notre-Dame ; plus tard, celle de Valère sera dédiée à Ste Catherine. La construction de la cathédrale inférieure peut donc être fixée vers 1150, sous l'épiscopat de Louis de Grandson (1150-1160). Mais depuis quand Valère était-elle la cathédrale ? Au point de vue archéologique, on ne reconnaît pas de constructions antérieures à 1100²⁰. Sans doute on n'a pratiqué aucune fouille et l'existence d'un sanctuaire antérieur n'est pas exclue. Partout le rocher affleure dans la partie où se dresse l'édifice actuel. Mais on peut douter que, s'il y a eu un sanctuaire plus ancien, il ait constitué la première cathédrale de Sion. Même s'il s'élevait une chapelle au centre de la citadelle de basse époque romaine, ce n'était pas nécessairement la cathédrale. Au VI^e siècle, époque de l'établissement du centre épiscopal, le centre urbain était dans le quartier de la Cité²¹.

Différents indices nous permettent de retrouver l'emplacement de la cathédrale des premières époques chrétiennes, ce sont la demeure de l'évêque, le groupement des églises de St-Pierre, de la Trinité avec auprès la cour de justice épiscopale, la tour de l'évêque, le baptistère et aussi la chapelle St-Paul.

¹⁷ Gremaud, *Documents*, No 807.

¹⁸ Gremaud, *Chartes sédunoises*, No 4.

¹⁹ Gremaud, *Documents*, Nos 85, 87, 92, etc. — Au XI^e siècle, les chanoines vivaient encore en communauté, mais non à l'époque où ils s'établissent à Valère.

²⁰ Holderegger, *op. cit.*, t. 31, p. 68 (entre 1100 et 1125). Remarquons qu'au début on ne désigne jamais l'église sous le nom de Notre-Dame, mais toujours sous celui de Valère.

²¹ C'était déjà l'opinion de Séb. Münster dans sa *Cosmographie*, que Valère n'était pas la première église épiscopale ; cf. éd. de 1544, p. 355. — J.E. Tamini et P. Délèze l'admettent aussi dans leur *Nouvel Essai de Vallesia christiana*, St-Maurice, 1940, p. 22 ; toutefois ils maintiennent la résidence des prêtres romains à Valère jusqu'en 450 (?), et décrivent d'une façon très confuse l'histoire monumentale de Valère.

2. La demeure de l'évêque (*domus episcopalis*) et les édifices voisins.

On a presque partout reconnu que la maison d'habitation de l'évêque était suivant les règles canoniques, très proche de l'église, siège de l'évêché. Ce premier palais épiscopal est connu, il est encore désigné en 1642 sur la gravure de Ludolff (F) « *Das alte bischöfliche Sitz* », à côté de l'église St-Pierre. Il est représenté également dans l'estampe de Hans Kalbermatten de 1550, avec au nord une tour fortifiée, en face de la curie ancienne annexée à la chapelle de la Trinité. Kalbermatten étant de Sion devait bien connaître les lieux, et son dessin, malgré une perspective où les hauteurs sont exagérées conformément aux idées de son époque, reste un document important (fig. 2 et 3). L'estampe de Merian dessinée par H. Ludolff, qui conserve une perspective semblable, mais plus panoramique, apporte maints détails très précis sur les monuments, les rues et les portes. On remarque qu'en l'espace de cent ans plusieurs transformations se sont opérées, car la curie et la Trinité sont en ruines.

Nous constatons donc sur cet emplacement, remplacé par le théâtre, la salle de gymnastique et l'église des jésuites dès 1806-1807, tout un ensemble de constructions, la maison de l'évêque, la tour épiscopale, l'église St-Pierre, la chapelle de la Trinité avec la curie épiscopale, et en dessous St-Paul (fig. 4). Cet ensemble occupait une terrasse au pied du rocher de Valère, au-dessus du ravin de la Sionne, au centre de la Cité.

Au temps où la cathédrale s'élevait seule à Valère, nous avons vu que l'évêque possédait aussi dans l'enceinte capitulaire une maison particulière, qualifiée de *domus antiqua*, seu *domus episcopalis antiqua*, citée en 1273²². Mais à ce moment-là ses prérogatives étaient limitées par le chapitre, car il ne pouvait y habiter, ni rien construire entre cette demeure et l'*aula* capitulaire de Valère²³. Quand la cathédrale inférieure fut édiflée, au milieu du XIIe siècle, une nouvelle résidence se dressa tout auprès, le *palatium episcopi* ou le *palatium majoris ecclesie* cité en 1218, puis en 1275, 1278²⁴. Ce palais subit des améliorations en 1276²⁵. Mais au cours des luttes féodales qui dévastèrent Sion, il est cédé au chapitre avant 1364 et l'évêque recherchant plus de

²² Gremaud, *Documents*, No 807.

²³ La *domus episcopalis*, citée en 1189, devait être celle près de St-Pierre. Voir Gremaud, *Documents*, No 176.

²⁴ Gremaud, *Documents*, Nos 270, 828, 869, et encore en 1353, No 2013. Dans l'acte de 1218, on peut se demander s'il ne s'agit pas encore de l'ancienne maison près de St-Pierre; l'acte de 1278 dit *in palatio episcopale* S. et *in civitate sedun*; est-ce encore la cité ancienne? D'autre part *palatium* n'est pas *domus*.

²⁵ Gremaud, *Documents*, No 846.

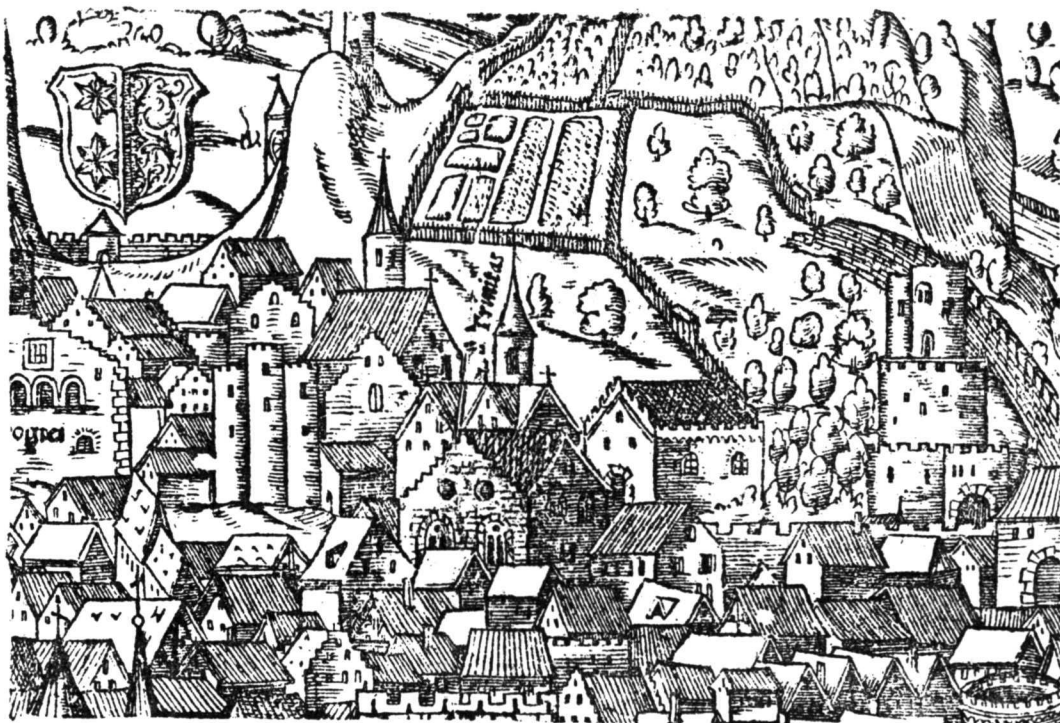


Fig. 2. — Fragment de la vue de Sion par Hans Kalbermatten dans la chronique de Seb. Münster (vers 1550). — A gauche, le château des Vidomnes (*Vogtei*) ; puis, de gauche à droite, la tour épiscopale, la maison de l'évêque et l'église St-Pierre ; devant St-Pierre, la Trinité (*S. Trinitas*) avec la curie et, se profilant devant la Trinité, le haut de la chapelle St-Paul.

sûreté acquiert le château de la Majorie dès 1373²⁶. De plus, il transporte sa résidence, une partie de l'année, dans ses châteaux de Tourbillon, de Montorge ou de la Soie.

Déjà avant l'achat de la Majorie l'évêque a eu successivement trois résidences : à côté de St-Pierre, à Valère, en cas de troubles, enfin près de la cathédrale inférieure. Ce dernier palais, brûlé en 1418 avec sa tour, dite des Calendes, fut reconstruit par le chapitre à la suite de l'incendie de 1788, c'est l'édifice encore existant²⁷. Il semble hors de doute que la plus ancienne de ces résidences est celle qui était contiguë à l'église St-Pierre, car elle formait un tout avec la curie et sa chapelle, où se passaient tous les actes de la justice épiscopale, originellement aussi la cour du vidomne²⁸.

²⁶ Gremaud, *Documents*, Nos 2091, 2151.

²⁷ B. Rameau, *Le Vallais historique*, Sion, 1886, p. 51.

²⁸ Il semble du reste qu'on y signalait encore des actes, *in domo episcopali antiqua Sedun.* en 1381 ; Gremaud, *Documents*, No 2334. Rivaz cite un acte de 1472 où apparaît le recteur de l'autel de St-Pierre, *prope domum episcopalem Sedunensem*, *op. cit.*, p. 263.

Cet ensemble d'édifices occupait donc le pied du rocher et non le sommet de Valère. L'idée de construire des sanctuaires importants sur les points culminants ne date pas des débuts du christianisme, elle est plus tardive ; on a cherché à les protéger par des fortifications au moment des luttes féodales. Il n'y a d'exception à cette règle que lorsque le centre urbain coïncidait avec le centre du *castrum*, de basse époque romaine, comme à Genève, où la cathédrale s'est élevée sur le *forum* retiré dans l'enceinte édifiée à la fin du III^e siècle²⁹. Ce n'est pas le cas ici, Valère était au IV^e siècle une citadelle, mais non le centre urbain. Au moment de l'introduction officielle du christianisme, ce centre était situé à mi-côte dans la Cité, là où devaient se trouver les édifices de l'administration, au capitole.

Cependant en comparant Sion à un site analogue, celui de Besançon, on pourrait concevoir une double cathédrale avec un double chapitre, l'un sur l'emplacement du *forum* à mi-côte, l'autre dans la citadelle, le *castrum* de basse époque. Mais à Sion il n'y a jamais eu deux chapitres, ce qui montre bien l'existence, au début, d'une seule cathédrale. La différence est importante et provient du fait qu'à Sion, la citadelle du haut n'a pas été habitée d'une manière permanente comme à Besançon où se situait la *civitas*³⁰. Enfin, il ne faut pas oublier que l'église de Sion n'est devenue siège cathédral qu'au VI^e siècle et non au IV^e, et qu'à ce moment-là c'était le quartier de la Cité qui avait pris tout son développement. Dans la presque totalité des villes romaines c'est près du *forum* que s'est établi le sanctuaire chrétien, dont l'évêque était, comme tout fonctionnaire, reconnu officiellement par le pouvoir impérial.

L'emplacement de la première demeure épiscopale à côté de St-Pierre n'est pas une idée nouvelle ; Simler l'appelle le *palatium Theodoli* ; Schiner, en 1812, qui n'est certes pas une source absolument sûre, en rappelle la tradition : « Parmi les édifices anciens de la ville de Sion, le plus ancien était le palais de St-Théodule, évêque de Sion, bâti au dire des uns vers l'an 570 et dont on voit encore aujourd'hui la pierre de son lavoir sortant du mur septentrional de l'édifice du théâtre ; pour la voir il faut entrer dans la cave à tines de l'évêché »³¹.

²⁹ L. Blondel, *De la citadelle gauloise au forum romain*, dans *Genava*, t. XIX, 1941, pp. 109 et suiv.

³⁰ Besançon possédait deux cathédrales, l'une dédiée à S. Jean, voisine d'un baptistère, l'autre à S. Etienne qui aurait succédé à un temple de Jupiter au centre de la citadelle romaine faisant partie de la *civitas*. Cf. les plans dans Franz Beyerlé, *Zur Typenfrage in der Stadtverfassung*, dans *Zeitschrift der Savigny Stiftung für Rechtsgeschichte*, t. 50, 1930, pp. 21-24 ; F. L. Ganshof, *Etude sur le développement des villes entre Loire et Rhône au moyen âge*, Paris-Bruxelles, 1943, pl. 6 ; H. A. v. Roten, *op. cit.*, p. 44.

³¹ H. Schiner, *Description du Département du Simplon*, Sion, 1812, p. 369 ; J. Simler, *Vallesiae descriptio*, Zurich, 1574, pp. 24 et suiv.



Fig. 3. — Fragment de la vue de Sion par Hans Ludolff dans Merian (1642) — C. La Majorie ; D. Le château des Vidomnes (*Vogtei*) ; derrière M (l'ancien collège), la tour épiscopale ; F. La maison de l'évêque (*Das alte bischöfliche Sitz*) ; K. L'église St-Pierre ; L. La Trinité (en ruines) avec la curie ; en dessous de L, derrière les maisons en bordure de la rue du Grand-Pont, la flèche de la chapelle St-Paul.

Sans doute, l'évêque Théodule, ou Théodore, n'a rien à voir avec ce palais, car il ne résidait pas à Sion ; ce n'est pas non plus un tonneau qu'on y voyait, comme le prétend l'abbé Tamini, mais bien une pierre de lavoir, reste de construction ancienne³². Le plan français dont nous avons parlé indique en effet passant au nord de St-Pierre sous les caves de l'évêque un canal provenant de la colline. Abandonnée au cours des siècles, cette demeure resta cependant propriété de l'évêque, mais on y installa des celliers. Rivaz qui décrit cet édifice admet aussi que c'était le palais primitif de l'évêque³³.

3. *L'église St-Pierre*. La maison de l'évêque étant appuyée à l'église St-Pierre, on est amené à considérer que ce sanctuaire se

³² Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 39.

³³ Rivaz, *op. cit.*, pp. 181, 229.

trouvait sur l'emplacement de la première cathédrale. D'abord attribuée aux jésuites pour les offices du collège, ceux-ci la transformèrent en théâtre après l'acquisition de l'église de la Trinité en 1756 ; tombant en ruines elle a disparu en 1806-1807 ainsi que les celliers voisins, remplacés par le bâtiment actuel du théâtre et la salle de gymnastique. Nous n'avons que des descriptions d'A.-J. de Rivaz sur l'aspect de cette église déclarant : « ce n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre d'architecture gothique »³⁴. Elle possédait de son temps deux autels, celui de St-Pierre et celui de Notre-Dame de Compassion. Les jésuites se plaignaient qu'elle était exiguë, sombre et humide : « l'autel, les bancs, confessionnaux, le sol, tout est à réparer, plutôt à refaire »³⁵.

Sans doute n'était-elle pas très vaste ; le plan français indique encore son tracé avec extérieurement 29 à 30 mètres de long sur 14 mètres de large avec une abside polygonale à 5 pans. Le jugement de Rivaz, affirmant qu'elle était un chef-d'œuvre d'architecture gothique, montre bien, de la part d'un historien du XVIII^e siècle, admirateur du style classique, qu'elle devait présenter un grand intérêt. Mais le plan de son chœur est peut-être beaucoup plus ancien que l'époque gothique. Du côté sud, contre le rocher de Valère, Ludolff et Kalbermatten indiquent un clocher. Un toit à deux pans couvre tout l'édifice ; il ne doit pas y avoir eu de transept. Du côté nord, cette église était mitoyenne avec la maison de l'évêque, qui elle-même était à l'opposé défendue par une grosse tour fortifiée, citée pour la première fois en 1293. Cette tour jouera encore un rôle dans une dispute entre le chapitre et l'évêque en 1425-1426, l'évêque accusant le chapitre de s'en être servi contre son château de la Majorie situé en face³⁶.

St-Pierre devait, à l'origine, servir d'église paroissiale en partage avec l'évêque. En effet, après les incendies de la cathédrale inférieure en 1352, en 1384 et en 1418, elle redevint église paroissiale, les chanoines remontant à Valère pour les offices³⁷. Cette situation dura jusqu'aux premières années du XVI^e siècle, après la reconstruction de la cathédrale. Si, au XIV^e siècle, on a choisi St-Pierre pour y transporter le

³⁴ *Ibidem*, p. 163.

³⁵ J. Zimmermann, *Essai sur l'histoire du collège de Sion*, Sion, 1914, donne les détails sur l'origine du collège et l'installation des jésuites.

³⁶ Gremaud, *Documents*, Nos 1044, 2754. Nous avons constaté dans la cave du théâtre des fondations anciennes, une colonne en roche de 2 m. 28 de haut qui doit être romaine, surmontée d'un chapiteau roman très fruste supportant la poutraison. Une partie du chœur de l'abside de l'église au NO existe encore comme soubassement du mur du théâtre (1 m. d'épaisseur). Quant à la tour de l'évêque, l'immeuble situé au nord de la salle de gymnastique conserve des murs très anciens bien visibles du côté de la cour au couchant et des caves voûtées qui devaient faire partie de cet édifice ou de ses dépendances. Il y a là un ensemble archéologique qui mériterait une étude attentive.

³⁷ Tamini et Délèze, *op. cit.*, pp. 253-254 ; Rivaz, *op. cit.*, pp. 130 et suiv. ; 163 et suiv.

des jésuites et le théâtre des tombes très anciennes avec des monnaies romaines près des squelettes ⁴¹.

Une autre preuve de l'ancienneté de St-Pierre, c'est le fait qu'elle servait d'église à la banlieue et que, pour finir, elle a été affectée uniquement aux habitants de Salins et des Mayens. Déjà, en 1442, on voit que la ferme de l'évêque à « Thouryn » (Turin) relevait de la paroisse de St-Pierre. Ceci remonte à l'époque reculée où la paroisse de Sion comprenait non seulement la cité, mais aussi les environs ⁴².

Bien que nous ne possédions pas de mention de St-Pierre avant 1287, cela n'implique pas qu'elle n'ait pas existé bien antérieurement ⁴³. Rivaz estimait que la mention d'une chapelle de St-Paul au XI^e siècle, droit en dessous des murs de la Cité, sous la curie, ne pouvait se comprendre sans l'existence d'une église supérieure dédiée à St-Pierre ⁴⁴. Dans la suite, quand, à la fin du XV^e siècle, la paroisse de la ville abandonna St-Pierre pour redescendre à la cathédrale rénovée, le desservant paroissial conserva le titre de curé de St-Pierre ; et cette église perdant de son importance, devint uniquement, comme nous l'avons vu, celle de la banlieue, laissée peu à peu à son vicaire, le recteur de St-Nicolas, qualifié de curé *extra muros* ou de Salins ⁴⁵. Dans l'accord de 1212 pour la cathédrale inférieure, il est fait mention de la prébende attribuée à *Petri cappelani*, qui indique implicitement l'église paroissiale desservie par un chanoine de Valère ⁴⁶. Est-ce une coïncidence, et l'église St-Pierre était-elle desservie par un chapelain du nom de Pierre ? Si l'église St-Pierre était en effet l'ancienne cathédrale avec siège paroissial, pourquoi n'était-elle pas dédiée à Notre-Dame, protectrice de l'évêché du Valais ? Ne serait-ce pas une objection majeure pour cette identification ?

S. Pierre apôtre est un des vocables les plus anciens qu'on retrouve pour les sanctuaires de notre pays. On le rencontre aussi bien à Genève qu'à Moûtiers pour les cathédrales ; or, Sion dépendait, au moyen âge, de Moûtiers, Genève et Sion relevant à l'origine de l'archevêché de Vienne. M. Besson a montré que la fête patronale de la cathédrale correspondait à l'Assomption actuelle, fêtée le 15 août, mais qu'il existait en Gaule la fête de la Dormition vers le milieu de janvier, le 18, le même jour que la fête de la chaire de S. Pierre, *cathedra Sti Petri* ⁴⁷. N'y aurait-il pas là un rapprochement à faire entre le culte

⁴¹ *Mitt. der Antiq. Gesellschaft*, Zurich, t. III, 1846, p. 41, et Schiner, *op. cit.*, p. 342.

⁴² Rivaz, *op. cit.*, p. 130.

⁴³ Gremaud, *Documents*, No 965.

⁴⁴ Rivaz, *op. cit.*, p. 163.

⁴⁵ Tamini et Délèze, *op. cit.*, pp. 253-254. Dans la visite des églises en 1424 : *vos et omnes parrochianos ecclesie Sti Petri*, Gremaud, *Documents*, No 2475.

⁴⁶ Gremaud, *Chartes*..., No 34.

⁴⁷ M. Besson, *op. cit.*, pp. 11-12

de la Vierge et celui de S. Pierre ? Le même auteur ne met pas en doute que, dès le début, l'évêché du Valais a été placé sous l'égide de Notre-Dame, l'église de Martigny la première ayant conservé comme protectrice Notre-Dame des Champs. Mais en est-on si certain ? Le culte de la Vierge n'apparaît que tardivement dans nos régions, à Lausanne, par exemple, seulement vers le IX^e siècle. La première mention pour l'église de Sion, soit du Valais, est celle de l'obituaire où nous lisons que l'évêque Vulfin *multa bona beate Marie contulit*. Or, Vulfin connu par ce seul texte a vécu après 895⁴⁸. Le reliquaire d'Althée, *in honore Ste Mariae*, date aussi de 800 environ. On ne remonte donc pas plus haut que l'époque carolingienne pour prouver que l'église de Sion était dédiée à Notre-Dame. Le diplôme de 999 indique le *comitatum Vallensem Ste Marie sanctoque Theodulo Sedun*⁴⁹. Les changements de vocables des églises ne sont pas rares, nous en avons la preuve avec Valère.

Il y avait à St-Pierre deux autels, celui de l'apôtre et celui de N.-D. de Compassion. Cette compassion de la Vierge, c'est l'écho de la Passion dans son cœur ; son culte sous cette forme apparaît seulement à la fin du XIV^e siècle, mais il a pu s'appliquer à un autel antérieur de Notre-Dame. La solution pourrait être que St-Pierre était l'autel paroissial alors que celui de Notre-Dame était l'autel épiscopal⁵⁰. Mais il nous semble plus probable qu'il y a une autre explication de ce problème. Déjà en 377, on constate à Sion l'existence d'une communauté chrétienne ; ces premiers chrétiens ont élevé une église dédiée à saint Pierre, et quand, au VI^e siècle, l'évêque s'est installé à Sion, il a pris possession d'une église paroissiale déjà existante et qui n'aura pas changé de vocable. Il nous semble donc que l'objection des vocables ne peut empêcher que l'église St-Pierre ait été la première cathédrale de Sion.

4. *La curie et la chapelle de la Trinité*. Exactement en face de St-Pierre et de la demeure épiscopale (fig. 4) s'élevait, dans le même axe est-ouest, un ensemble de bâtiments comprenant la cour de justice de

⁴⁸ Gremaud, *Documents*, No 58.

⁴⁹ *Ibidem*, No 71.

⁵⁰ Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 254. Rivaz, *op. cit.*, p. 263, mentionne un acte de 1472 où Antoine Zender veut être enterré dans le cimetière de l'église St-Pierre et donne VII sols de rente pour l'entretien de la lampe de la dite église. A la suite de cet acte, une attestation du recteur Jean Panissod *tamquam rector altaris Sti Petri prope domum episcopalem sedunensem*, datée de 1418. L'autel de St-Pierre était donc situé à côté de la maison épiscopale. Il ne peut s'agir de la chapelle de la cure dans la cathédrale inférieure dédiée à N.-D. et aux SS. Innocents. L'autel paroissial y a toujours été dédié à Notre-Dame. Ce passage confirme l'existence de l'autel de S. Pierre et aussi celle d'un autel de Notre-Dame comme à la cathédrale.

l'évêque, plus tard des vidomnes, avec une chapelle dite de la Trinité. Nous avons la certitude que, dès les époques les plus anciennes, cette cour de justice se tenait sur cet emplacement et qu'elle formait un tout avec St-Pierre et la résidence de l'évêque. La curie, citée en 1211, est qualifiée, en 1377, de *domo curie episcopalis antiqua* et d'innombrables actes y ont été scellés⁵¹. On stipulait aussi des actes dans la chapelle de la Trinité qui était attenante à la curie ; elle est citée en 1288, en 1298, et en 1382 on prêtait encore serment sur son autel. Ceci nous indique que la chapelle de la Trinité servait de chapelle particulière à l'évêque, ce qu'avait déjà remarqué de Rivaz⁵².

Nous ne possédons pas de plan exact de la curie avec ses annexes. Ces édifices formaient un ensemble occupant sur le rocher l'angle SO de la Cité défendu par une tour fortifiée. Les estampes dont nous avons parlé en donnant une image. Au sud de la chapelle s'élevaient sur une terrasse une tour et un corps de bâtiment appartenant à la famille de Platea-Ambüel, dans la suite aux de Torrenté, mais qui à l'origine devait dépendre de l'évêque ou du chapitre. L'estampe de Kalbermatten donne encore l'état ancien de la curie avec ses annexes ; la chapelle semble avoir trois pignons comme si elle avait un plan cruciforme. Mais il y eut une grande transformation due à l'évêque Adrien IV de Riedmatten (1646-1672) qui reconstruisit la chapelle de la Trinité et établit une fondation avec rectorat⁵³. La gravure de Ludolff en 1642 montre la chapelle en ruines, juste avant cette restauration (fig. 3). Cette nouvelle chapelle était, d'après Rivaz, plus importante que l'église St-Pierre. Les jésuites qui dirigeaient le collège et qui avaient déjà bénéficié d'un don, celui de la maison de Torrenté, cédée au sénat pour le collège, par Paul-Maurice de Torrenté en 1752, revendiquèrent en 1754 pour leurs offices la chapelle de la Trinité pour remplacer l'église de St-Pierre. Pierre-Valentin de Riedmatten, qui possédait le rectorat de cette chapelle familiale, leur céda cette fondation et la bourgeoisie fit de même par acte du 29 juin 1756. Dès lors, les jésuites eurent l'usage de tous ces bâtiments avec la chapelle

⁵¹ Gremaud, *Documents*, Nos 224, 2244.

⁵² Gremaud, *Documents*, Nos 986, 1114, 2347. Pour la curie et la Trinité cf. aussi Rivaz, *op. cit.*, pp. 167, 169, 229, 266, etc. ; B. Rameau, *op. cit.*, p. 51, mentionne un acte passé dans la curie encore en 1422 ; Gremaud, *Documents*, No 2722. On ne connaît aux premières époques chrétiennes que peu d'églises dédiées à la Trinité, mais bien des autels, en particulier l'oratoire construit à l'extérieur de la basilique de St-Denis. Par contre, on trouve par exemple à Zara, en Dalmatie, un oratoire voisin de la cathédrale et du baptistère dédié à la Trinité ; de même à Verceil, une église contiguë à la cathédrale. Il semble que la Trinité était associée au cérémonial du baptême (inscription de Sigualdo à Cividale, renseignement J. Hubert). Cf. pour Verceil, P. Verzone, *L'architettura religiosa dell'alto medio-evo nell'Italia settentrionale*, Milano, 1942, p. 58.

⁵³ J. Zimmermann, *op. cit.*, pp. 45, 59-61.

de la Trinité, St-Pierre étant transformé en théâtre. Au nord de la place, devant la Trinité, on édifiera, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un nouveau bâtiment pour le collège qui existe encore. La maison de Torrenté, agrandie à l'époque des jésuites et des Pères de la Foi, sera beaucoup plus tard, en 1863, attribuée aux frères de Marie, puis dès 1933 aux sœurs hospitalières de Ste-Marthe⁵⁴.

L'église de la Trinité, fortement endommagée par les incendies, sera, dès 1806, entièrement démolie pour faire place à la grande église actuelle, construite par l'architecte Jean Joseph Andenmatten, de Saas ; le clocher n'a été ajouté qu'en 1835 sur les plans du P. Elaerts⁵⁵. Cet édifice de style classique sera élevé suivant une orientation nord-sud, différente de celle de la Trinité est-ouest. Quant au théâtre de St-Pierre, il sera aussi reconstruit. Sur l'emplacement de la maison de l'évêque on édifiera beaucoup plus tard, vers 1898, la salle de gymnastique.

5. *Le problème du baptistère.* Il serait très important de connaître la situation du baptistère primitif. En effet, le groupement des églises épiscopales avec le baptistère est une disposition bien connue dans toutes les cités pour les débuts du christianisme⁵⁶. Il pouvait être placé, soit dans la cathédrale, centre de la paroisse, soit dans un édifice voisin particulier. Au XIII^e siècle, les fonts baptismaux étaient disposés dans la chapelle St-Théodule proche de la cathédrale ; dès 1625, dans la cathédrale⁵⁷. Mais St-Théodule, comme la cathédrale, est une création du XII^e siècle, les fonts ayant été déplacés en même temps que le siège paroissial et épiscopal. Notons cependant que ces fonts, au début, n'étaient pas dans la cathédrale, mais dans une chapelle distincte, ce qui nous indique un usage ancien. Rivaz rappelle qu'on allait à ces fonts baptismaux de St-Théodule en procession, depuis la cathédrale, tous les jours de l'octave de Pâques, après les vêpres, « rite de tout temps pratiqué dans l'Eglise gallicane à laquelle la nôtre comme suffragante longtemps de Lyon, puis de Vienne et enfin de Tarentaise était un membre ». Mais avant d'être à St-Théodule où se trouvait le baptistère ? Sans doute dans la première cathédrale, à St-Pierre ou dans son voisinage. En tout cas, il n'en est jamais fait mention dans l'église de Valère.

⁵⁴ Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 362. Cet édifice présente encore à l'intérieur des détails d'architecture fort intéressants : escalier dans une tour, portes du XV^e siècle, etc.

⁵⁵ Zimmermann, *op. cit.*, p. 111 et suiv. ; pour le théâtre, *ibid.*, p. 133.

⁵⁶ Sur la disposition des groupes d'églises épiscopales en France, voir J. Hubert, *L'art préroman*, Paris, 1938, pp. 38 et suiv., 167 et suiv. : idem, *L'architecture religieuse du haut moyen âge en France*, Paris, 1952, passim, Pl. I-XIII ; pour l'Italie du nord, Paolo Verzzone, *op. cit.*

⁵⁷ Tamini et Delèze, *op. cit.*, pp. 31-32, 249 ; Rivaz, *op. cit.*, pp. 163-164.

Tamini et Délèze se fondant sur les renseignements de Rivaz supposent que ces fonts étaient dans la chapelle St-Genès (fig. 4) ; de Rivaz avait écrit : « En montant à Valère, on trouvait autrefois au lieu où a été bâti de nos jours la chancellerie de l'Etat, une chapelle qui était dédiée à St-Genès », puis en marge : « à moitié chemin du château épiscopal à la forteresse de Valère, et je conjecture qu'elle était la chapelle des Fonts de l'ancienne cathédrale ». Tamini et Délèze ajoutent à cette phrase « cathédrale de Valère »⁵⁸. Rivaz, qui a vu la démolition de cette chapelle, ne nous dit pas sur quels indices il fonde sa supposition, mais il y avait probablement encore les bases des anciens fonts baptismaux. Le même auteur ajoute ailleurs : « on a bâti de nos jours une chancellerie d'Etat un peu au-dessus du collège qui est un assez bel édifice ». Schiner décrit aussi cette nouvelle chancellerie qui fut édiflée en 1778-1780 par Pierre Laveduaz, transformée de son temps en dépôt de farine, mais déjà incendiée en 1788, puis reconstruite⁵⁹. Elle forme aujourd'hui une partie du pénitencier cantonal sur la rue des Châteaux.

La chapelle St-Genès est mentionnée en 1283, à propos d'une vigne dans la Cité, sise entre la voie qui tend à Valère, la dite chapelle et le rocher de Valère ; ces terrains semblent dépendre du domaine de la cure. L'évêque Pierre d'Oron fait un legs à cette chapelle en 1287⁶⁰. Dans les statuts capitulaires, elle sert de limite permise en 1320 pour les membres du chapitre de Valère : d'un côté, la porte de Convent ; de l'autre, la curie de l'évêque, ou bien par le chemin du champ du puits jusqu'à la chapelle St-Genès⁶¹. Le champ du puits était dans le prolongement de la rue des Châteaux, entre Tourbillon et Valère, au-delà de la porte de Convent, en dessous de la chapelle de Tous-les-Saints (fig. 3).

On est peu au clair sur le saint Genès ou Genest d'Arles, que certains récits semblent confondre avec le saint Genest, comédien de Rome ; c'est peut-être le même. Mais on dit que celui de Rome se convertit au moment où on lui administre le baptême. Il restera à Arles le saint de la jeunesse et du baptême ; une chapelle baptismale pourrait en effet lui être dédiée. Son culte s'est répandu aussi bien dans le diocèse de Genève que dans celui de Sion, tous deux relevant à l'origine de l'archevêché de Vienne⁶². L'église de Villa sur Sierre, entre autres, l'a choisi

⁵⁸ Rivaz, *op. cit.*, p. 164 ; Tamini et Delèze, *op. cit.*, p. 255.

⁵⁹ Rivaz, *op. cit.*, p. 169 ; Schiner, *op. cit.*, p. 371. Pour la chancellerie, voir A. Gattlen, *Bundeserneuerung zwischen den sieben katholischen Kantonen und dem Wallis, Sitten*, 14. u. 15. Nov. 1780, dans *Walliser Jahrbuch*, 1952, p. 372.

⁶⁰ Gremaud, *Documents*, Nos 923, 965.

⁶¹ *Ibidem*, No 1417.

⁶² Cabrol et Leclerc, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, art. *Genès le comédien*, t. 6, I, pp. 903 et suiv.

pour patron. En 1306, on mentionne à la cathédrale une fondation pour un autel où on doit célébrer les offices deux fois pour les défunts dans la semaine de St-Genès et de St-Sylvestre. Cette fondation était faite par maître Martin, curé et chancelier de Sion. La fête de la dédicace de St-Genès⁶³ avait lieu le 10 décembre, la St-Sylvestre se fêtant le 31 du même mois. C'était bien intentionnellement que le curé de Sion mentionnait St-Genès dont la chapelle devait dépendre de sa cure. Je n'ai pas encore retrouvé de chapelle baptismale dédiée à ce saint, mais la chapelle existait peut-être déjà avant qu'on y ait placé des fonts, ou il y a eu changement de vocable. Si cet édifice avait été très proche de St-Pierre, il n'y aurait pas d'hésitation à confirmer l'hypothèse de Rivaz, mais la distance qui les sépare est de plus de cent mètres.

La seule explication possible, puisque Valère, uniquement habité par les membres du chapitre, n'a jamais eu de baptistère, c'est que St-Genès a été utilisé comme baptistère déjà à une époque ancienne, dès le début du XIIe siècle, sur le chemin entre St-Pierre, siège de la paroisse, et Valère, nouveau siège cathédral. De toutes manières, cette indication du fonts baptismal indépendant de la cathédrale de Valère nous montre encore qu'il faut situer la première cathédrale vers St-Pierre. Il est probable qu'avant le déplacement des cathédrales les fonts baptismaux devaient se trouver soit à St-Pierre, soit plutôt dans la chapelle très voisine de la Trinité⁶⁴. Enfin, de St-Genès les fonts seront transportés à St-Théodule, cité pour la première fois en 1229, afin de les rapprocher de la cathédrale inférieure.

6. *La chapelle St-Paul*. Cette chapelle, dont la mention est la plus ancienne, est dite en 1052 *extra murum urbis*, soit hors des murs de la ville (fig. 2, 3 et 4). On a beaucoup discuté pour savoir où elle était située, car elle a disparu au XVIIe siècle sans laisser de traces⁶⁵. Cependant plusieurs actes la concernent, étant donné qu'elle dépendait du sacristain du chapitre⁶⁶. Rivaz croyait qu'elle se situait sous le rocher de la Majorie, mais il faisait erreur sur l'emplacement de la cour des vidomnes. Cependant, une charte de 1345 précise qu'elle se trouvait peu en dessous des dépendances de la curie ; de plus elle figure sur la gravure de Kalbermatten et encore sur celle de Ludolff, où on remarque la flèche de son clocher⁶⁷. En 1488, un acte est passé près de

⁶³ Gremaud, *Documents*, No 1239.

⁶⁴ Pour la possibilité du baptistère à la Trinité, cf. notre note 52.

⁶⁵ Gremaud, *Chartes*..., No 4.

⁶⁶ Gremaud, *Documents*, Nos 487, 792, 822, 829, 859, 960, 965, 1029, 1287, 2781, etc.

⁶⁷ *Ibidem*, No 1921.

la tour et de la chapelle St-Paul⁶⁸. Elle devait se dresser entre la Sionne et les annexes de la curie, en arrière d'un emplacement dépourvu de constructions marqué sur le plan français, c'est-à-dire derrière le « Casino » actuel. Le fait qu'elle relevait du sacristain, une des quatre charges les plus importantes du chapitre, nous indique aussi qu'au XIe siècle elle ne devait pas être bien éloignée du siège du chapitre. Placée dans la même ligne que St-Pierre et la Trinité, elle faisait partie du même groupe des sanctuaires épiscopaux originaux. Le fait qu'elle était hors les murs de la cité au XIe siècle ne s'oppose pas à ce rapprochement avec les autres églises situées au-dessus, car il est probable que sa fondation fort ancienne est peut-être antérieure aux murs. Il est encore possible, si ces murs sont sur un tracé antique, qu'elle ait comme dans beaucoup de cités romaines, servi de lieu de culte aux premiers chrétiens établis non au centre, mais à la périphérie de l'agglomération.

Une dernière chapelle était encore située au haut de l'ancienne cité, celle de Tous-les-Saints ou de *planum campum*. Malgré son aspect archaïque, elle n'a été fondée qu'entre 1323 et 1325, avec tout auprès la maison de son testateur, le chantre Thomas de Blandrate⁶⁹. Ceci montre que cette région devait être plus bâtie que de nos jours. Une tradition populaire, que François Bourquenoud rapporte dans sa relation de voyage de 1810, identifiait cette chapelle avec la première cathédrale du Valais⁷⁰. Toujours est-il que cette légende d'origine incontrôlable plaçait la première paroisse de Sion, non au sommet de Valère, mais plus bas, dans l'ancienne Cité.

Nous pouvons résumer tout ce chapitre concernant l'emplacement de la première cathédrale. Il nous est indiqué par le groupement des sanctuaires de St-Pierre avec la maison de l'évêque et sa tour, de la Trinité entouré des bâtiments de la curie épiscopale, de la chapelle St-Paul dans le même axe, enfin du baptistère probablement déjà déplacé. Ajoutons encore que les maisons des officiers et dignitaires attachés à l'évêque faisaient partie du même ensemble d'édifices, en particulier celle du sénéchal près de la plus vieille porte de la cité. De par ses fonctions, ce sénéchal avait des prérogatives pour le service domestique de l'évêque, et devait habiter à côté du palais épiscopal⁷¹. Ce n'est qu'à la fin du XIe ou au début du XIIe siècle que la cathédrale avec le chapitre se sera établie à Valère.

⁶⁸ Rivaz, *op. cit.*, p. 126.

⁶⁹ Gremaud, *Documents*, Nos 1464, 1523, 1709.

⁷⁰ A. Donnet, *Relation du voyage fait en Valais en août 1810, par François Bourquenoud le jeune*, dans *Ann. Val.*, 2e S., t. 7, 1949-1951, p. 108, note 25.

⁷¹ Gremaud, *Documents*, Nos 777, 1014.

L'extension de la ville

Le quartier de la Cité, qui avait succédé à la cité romaine du IV^e siècle, avec ses bâtiments administratifs, la cathédrale, l'évêché, la cour épiscopale, était entouré de murs au XI^e siècle. On ne sait pas si ces murs suivaient un tracé plus ancien, car il n'y a aucune preuve qu'il ait existé une enceinte dite « réduite », élevée à basse époque romaine.

Cette première enceinte connue dominait au couchant le ravin de la Sionne (fig. 5). A l'opposé, elle ne dépassait pas le rocher de la chapelle de Tous-les-Saints en dessous duquel, dans le col, entre Tourbillon et Valère, on voyait la porte de « Convent » ou « Covent », ouvrant sur le champ du Puits⁷². Cette porte était reliée aux fortifications de Valère et à celles qui passaient sur la crête du château de la Majorie, laissant en dehors Tourbillon déjà pourvu de défenses dès la fin du XIII^e siècle. Le champ du Puits avait tiré son nom d'un puits important qui existait en ce lieu (fig. 5), seul moyen d'avoir de l'eau quand la citerne de Valère était à sec⁷³. Plus tard, l'évêque fit creuser un puits à la Majorie entre son château et ses écuries⁷⁴.

La rue des Châteaux formait l'artère principale, fermée à l'ouest, à la hauteur de l'arcade qui existe encore sous la Majorie, par une porte qualifiée de *portam veterem civitatis* (1285), que Rivaz désigne sous le nom de « Torna-foo ». Cette porte touchait la maison du maréchal de la curie de Sion et aussi celle du sénéchal de l'évêque (fig. 4 et 5). De là, l'enceinte devait suivre, puis traverser, la rue du Collège, passer sous les terrasses supportant l'église des jésuites, auparavant la curie et la Trinité, pour rejoindre le rocher de Valère derrière la maison de Torrenté⁷⁵. Des portes indiquées par l'estampe de Ludolff fermaient les ruelles descendant du côté de la Sionne. A l'opposé, l'enceinte partant de la porte de « Torna-foo » englobait le rocher de la Majorie, soit le château des majors avec, à l'ouest, à l'extrémité, le château des vidomnes (la *Vogtei*) encore existant. Les limites de cette cité étaient aussi celles qui étaient assignées aux chanoines de Valère et précisées en 1320 : *usque ad portam de Covent, vel curiam episcopi*⁷⁶. En dessous, mais très proche sous les murs dominant la Sionne, s'élevait, nous l'avons vu, la chapelle St-Paul.

⁷² Gremaud, *Chartes*, No 14 ; *Documents*, No 1417.

⁷³ *Puteum civitatis*, en 1302 (Gremaud, *Documents*, No 1179). A Valère, on répare la citerne en 1338 (Gremaud, *Documents*, No 1737). Le puits existe encore protégé par une maisonnette, fig. 3.

⁷⁴ Rivaz, *op. cit.*, p. 173.

⁷⁵ *Ibidem*, pp. 80, 119 ; Gremaud, *Documents*, t. V, p. XXXVII.

⁷⁶ Cf. notre note 72.

Une nouvelle extension de la ville eut lieu à la fin du XI^e siècle, ou tout au début du siècle suivant (fig. 5). Les murs furent reportés peu au-dessus de la Sionne; on gagnait ainsi tout le quartier de St-Paul et de la Lombardie au pied du rocher de la curie, ainsi qu'une bande de terrain en dessous de la maison du vidomne à la Majorie. La porte principale sur la rue des Châteaux était reportée plus bas, en face du Grand-Pont, derrière l'hôtel de ville actuel. Cette nouvelle porte est mentionnée encore en 1388, *porta juxta magnum pontem*⁷⁷. Elle figure sur l'estampe de Merian, encadrée de murs crénelés, dessinés également sur celle de Kalbermatten, en dessous du château des vidomnes (fig. 3 et 5).

Au moment où Tourbillon devint un château important, c'est-à-dire à la fin du XIII^e siècle, on relia ses fortifications avec celles de la forteresse capitulaire de Valère beaucoup plus à l'est. Cette muraille encore bien visible était pourvue dans le col entre les deux promontoires, d'une porte défendue par une tour qualifiée en 1302 de *porta ultima*⁷⁸. A la fin du XII^e siècle, entre 1162 et 1173, il est fait mention des gardes qu'on doit placer *ad portam de Covent*, ce qui montre bien que la porte « ultime », soit la dernière plus à l'est n'était pas encore construite⁷⁹. Nous ne décrivons pas ici les fortifications de Valère, travail très soigneusement établi par Th. Van Muyden avec des plans détaillés⁸⁰. Il estime que, sur le front est, il y a quelques substructions pouvant se rapporter à un fort romain.

Enfin la dernière et la plus grande enceinte de la ville engloba tout un nouveau quartier sur la rive droite de la Sionne, sur des terrains d'alluvions appelés « glariers » (fig. 5). Nous avons vu que la cathédrale inférieure n'avait pu être construite que vers la fin de la première moitié du XII^e siècle. C'était du reste aussi l'opinion de Rivaz qui avait vu juste, mais n'en avait pas tiré toutes les conclusions⁸¹. L'établissement d'une enceinte protégeant la cathédrale et le quartier neuf environnant date de la même époque. Ces murs ont enfermé non seulement des maisons, mais aussi de vastes jardins qui n'ont jamais été bâtis, même jusqu'au XIX^e siècle. Cette extension considérable des cités épiscopales et impériales se manifeste partout au même moment, surtout au milieu du XII^e siècle. Nous l'avons aussi constatée à Genève sous l'épiscopat d'Arducius de Faucigny, prince de l'empire⁸². Elle

⁷⁷ Gremaud, *Documents*, t. V, p. XXXVII.

⁷⁸ *Ibidem*, No 1175.

⁷⁹ Gremaud, *Chartes*, No 14.

⁸⁰ Th. Van Muyden et V. Van Berchem, *op. cit.*

⁸¹ Rivaz, *op. cit.*, p. 120, qui l'attribue au XII^e siècle, « époque où on a avec zèle dans toute l'Europe rebâti des cathédrales ».

⁸² L. Blondel, *Le Bourg-de-Four*, Genève, 1929, p. 23 ; idem, *Le développement urbain de Genève à travers les siècles*, Genève-Nyon, 1946, pp. 40-42.

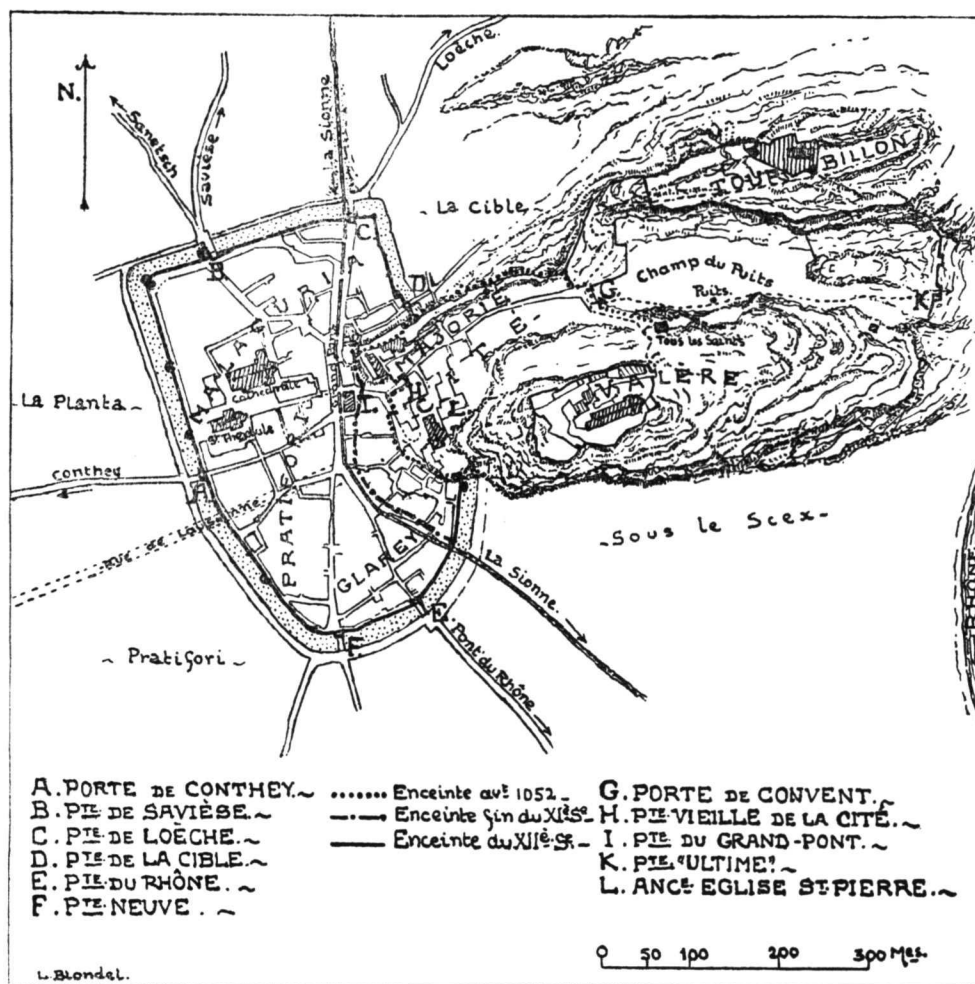


Fig. 5. — Extension de la ville de Sion avec le tracé des enceintes successives.

faisait partie d'un système urbain pratiqué à cette époque dans tout l'empire germanique. On établissait une vaste enceinte en ménageant à l'intérieur des espaces libres pour les jardins et les cultures, pouvant servir pour l'approvisionnement en cas de siège. Peu à peu ces espaces étaient lotis pour des constructions. Par contre à Sion, ils ont été prévus si vastes qu'ils n'ont jamais été entièrement bâtis, la ville, pour des raisons économiques ou politiques, n'ayant pas vu sa population augmenter suffisamment.

Cette extension des cités impériales, comme à Sion, où l'évêque était comte du Valais et prince de l'Empire, est due au fait que les seigneurs dont dépendaient ces villes cherchaient à attirer des habitants pour augmenter leur puissance militaire et économique, en leur donnant des franchises et des avantages importants⁸³. A Sion, la nouvelle enceinte était trois fois plus grande que la cité ancienne, avec un développement de murs d'environ 1090 mètres. Mais les nombreux incendies, les guerres féodales violentes, ont certainement entravé son essor économique, et l'agglomération dans les murs n'a pas suivi une marche ascendante pendant plusieurs siècles.

Il serait intéressant de savoir quel évêque a pris la décision d'établir ce nouveau quartier et la nouvelle cathédrale, mais on ne peut faire que des suppositions. Après S. Guérin, mort en 1150, qui semble s'être surtout occupé du développement spirituel de son diocèse, mais qui a probablement déjà posé les fondements de la nouvelle cathédrale, nous rencontrons un prélat du nom de Louis. Maxime Reymond l'a identifié avec Louis de Grandson, neveu de Barthélemy, évêque de Laon⁸⁴. Cet évêque, appartenant à une des plus importantes familles de dynastes du pays romand, doyen dans l'évêché de Lausanne, semble avoir joué un certain rôle dans l'entourage de l'empereur Frédéric Barberousse. On le trouve à la cour de l'empereur, le 11 novembre 1158, à Roncaglia, en compagnie de l'évêque de Lausanne, Amédée de Clermont, et de l'évêque de Genève, Arducius de Faucigny, aussi prévôt de la cathédrale de Lausanne. Ils sont partisans de l'empereur soutenant l'anti-pape Victor IV contre le pape Alexandre III. On connaît le rôle d'Arducius qui a constamment cherché à s'appuyer sur le pouvoir impérial contre l'emprise des comtes de Genève. Ici, la lutte était en cours contre les Zähringen. Louis de Grandson a donc certainement poursuivi les mêmes buts qu'Arducius, maintenir le pouvoir temporel des évêchés contre les prétentions des seigneurs féodaux. Une des conséquences les plus directes était de renforcer aux deux points de vue économique et militaire leur capitale ecclésiastique. L'extension urbaine de leurs cités est un résultat de cette politique. Après Louis de Grandson qui mourut déjà en 1162, l'évêché eut à sa tête, de 1163 à 1168, Amédée de la Tour, aussi un membre d'une influente maison seigneuriale qui plus tard jouera un grand rôle en Valais, les la Tour-Châtillon. Il a sans doute poursuivi l'œuvre de ses prédécesseurs, qui ne dut être terminée que par Landri de Mont.

⁸³ Sur cette question, voir les études de Franz Beyerlé et de F. L. Ganshof citées à la note 30 ; X. Kuntze, *Die deutschen Stadtgründungen oder Römerstädte im Mittelalter*, Leipzig, 1891, etc.

⁸⁴ M. Reymond, *Un Grandson et un Blonay, évêques de Sion*, dans *Revue hist. vaud.*, t. 44, 1936, pp. 336-342, et *MDR*, 2e S., t. VIII, p. 355.

Cette nouvelle extension de Sion était divisée en trois quartiers. Au nord de la rue de l'Eglise et de la Grenette, celui de « Malacort » (*Malacuria*) ; au sud, le long de la Sionne, celui de « Glaviney », s'étendant jusqu'à la rue de la Porte-Neuve ; enfin, de cette rue, toute la partie SO jusqu'à la rue de l'Eglise et à la place de la cathédrale, celui de « Pratifori ». Le quartier de la Cité, le quatrième, restait jusqu'à la Sionne inchangé⁸⁵.

Les nouvelles murailles comptaient cinq portes principales percées sous des tours rectangulaires, sauf celle de la Cible, relativement récente, établie dans l'angle rentrant sous le rocher de la Majorie (fig. 5). Les portes suivantes, du nord au sud, étaient celles de Loèche, de Savièse (ou Malacort), de Conthey (ou de la Barre, de la Planta, Pratifori), la Porte-Neuve ouverte seulement en 1642, enfin celle du Rhône. Il y avait en outre une grosse tour carrée flanquant la porte de Savièse, la tour circulaire dite des Sorciers à l'angle NO qui a subsisté, enfin trois tours semi-circulaires sur les courtines du front occidental, dont la plus méridionale avait déjà disparu avant le XIXe siècle. Indiquons une tour terminale contre le rocher de Valère et à l'angle NE une simple tourelle quadrangulaire.

Le plan français qui nous donne tous ces détails avec les escaliers pour monter aux chemins de ronde, nous prouve que le tracé des murs a été dessiné suivant une figure assez régulière ; il forme un grand rectangle, sauf sur le front du Rhône où il décrit une courbe continue. On voit donc que cette enceinte a été construite en une fois suivant un plan établi. Par contre, en ce qui concerne le tracé des rues, il n'est pas dessiné suivant un lotissement régulier, comme c'est le cas dans les villes neuves, mais on a conservé le parcours des voies d'accès qui existaient auparavant. Nous retrouvons le même principe qu'à Genève et dans d'autres villes anciennes, où il a fallu maintenir des parcelles de propriétés avec des faubourgs déjà établis antérieurement⁸⁶. Dans des villes entièrement nouvelles comme Fribourg et Berne, fondées à la même époque par les Zähringen, on a pu au contraire tracer des rues parallèles avec des lotissements quadrangulaires.

L'artère principale formant place, au bord de la Sionne, devient celle du Grand-Pont qui s'élargira de plus en plus, recouvrant entièrement les eaux du torrent ; toutefois au début du XIXe siècle, encore

⁸⁵ Pour ces quartiers voir Gremaud, *Documents*, t. I, avant-propos, pp. XXI-XXII ; t. V, pp. XXXVIII-XXXIX.

⁸⁶ Il n'est pas impossible qu'étant donné l'existence de faubourgs antérieurs à l'établissement des nouveaux quartiers, il y ait eu sur l'emplacement de la cathédrale une chapelle. On a signalé à plusieurs reprises une crypte dont personne n'a relevé le plan et qui pourrait appartenir à un sanctuaire enterré par les alluvions de la Sionne.

plus de 6 ponts le franchissaient. Les anciennes voies d'accès, la rue de Conthey, la rue du Rhône, la rue de Savièse sont maintenues, ainsi que la rue Neuve peut-être plus tardive. A son entrée et à sa sortie de la ville, la Sionne passait sous des arcs fortifiés. Les moulins avec un bief et un étang s'étaient établis dans la partie supérieure, au pied du rocher de la Majorie, alors que les industries et les boucheries occupaient le cours inférieur⁸⁷. La cathédrale, avec au nord son cloître, sa place du cimetière, formait un centre ecclésiastique à part, complété par l'évêché devenu dans la suite la maison du chapitre, la cure en face du portail principal, et au sud la chapelle St-Théodule.

C'est le long de la rue du Grand-Pont où se tenaient les marchés que s'installera le centre communal. La maison de commune citée dès 1306 comme bâtiment neuf s'est déplacée à plusieurs reprises, mais en 1330 et en 1332, elle était déjà en face du premier Grand-Pont, « *in Glareto* » ; elle est dite devant le marché en 1350, soit au même lieu, faisant l'angle avec la rue tendant vers la cathédrale (rue de l'Eglise)⁸⁸. La gravure de Merian l'indique un peu plus haut bordant la rue de Savièse et le Grand-Pont (établie en cet endroit en 1620-21). Elle ne sera construite qu'entre 1657 et 1665 à l'emplacement actuel sur l'autre rive de la Sionne, probablement sur une place libre, au débouché de l'ancienne rue des Châteaux.

A partir du XIVe siècle, Sion avait atteint le maximum de son extension urbaine à l'intérieur des murs. En 1323, la ville comptait 480 feux, qui représentent à 4,5 habitants par feu, d'après Gremaud, environ 2160 habitants, mais il faut probablement y ajouter les ecclésiastiques et certains fiefs nobles qui ne sont pas compris dans ce chiffre⁸⁹.

Les châteaux

Nous ne donnerons que peu de détails sur les châteaux qui ont été souvent décrits. Tourbillon, où il y avait déjà des fortifications et des gardes entre 1245 et 1276⁹⁰, ne devient un véritable château que sous l'évêque Boniface de Challant (fin du XIIIe siècle), avec une chapelle de St-Georges et St-Grat, rebâtie en 1477. Valère dont nous avons déjà parlé, comprenant l'administration et les maisons des chanoines entourant l'église, verra ses défenses fortement agrandies aux XIIIe et XIVe siècles et restera toujours le quartier privé du chapitre. Le

⁸⁷ Pour les moulins en 1381, Gremaud, *Documents*, No 2324 ; pour les ponts et fabriques, No 1903 (en 1346).

⁸⁸ *Ibidem*, Nos 1240, 1246, 1580, 1643, 1970, 2263.

⁸⁹ *Ibidem*, No 1466, 1.

⁹⁰ *Ibidem*, No 1150. Pour les châteaux nous renvoyons aux travaux de Gremaud, *Documents*, t. V, pp. XL et suiv., et B. Rameau, *op. cit.*, pp. 53-64.

rocher de la Majorie supportait deux châteaux, celui des vidomnes (*Vogtei*) à l'extrémité occidentale, les vidomnes étant mentionnés dès 1179, et, plus haut, la tour carrée des majors, cités dès 1221. Cette seconde forteresse sera achetée par l'évêque dès 1373 pour y installer sa résidence ; remaniée et agrandie, elle sera complétée par une chapelle de St-Michel. Plus haut encore, la tour du Chien terminait l'enceinte de la Majorie du côté de Tourbillon ; cette tour recouvrait une porte avec pont-levis franchissant un fossé taillé dans le roc. Sous ce promontoire, il a existé depuis une époque très ancienne un passage creusé dans le rocher, « le trou du château », certainement une sortie permettant de se rendre directement à l'extérieur de la cité ; mais ce ne devait pas être une porte ordinairement ouverte au public.

Nous avons décrit la tour ancienne de l'évêque en face de la Majorie, défendant la première demeure épiscopale. En dessous de la Cité, à l'extrémité de la rue des Faverges menant au pont du Rhône, s'élevait encore contre les murs de la ville une autre tour, celle des sautiers, décrite dans un acte de 1318 et figurée sur les estampes⁹¹. Plusieurs autres maisons seigneuriales ou des dignitaires de l'évêque présentaient des fortifications, comme celles du sénéchal et du maréchal près de la première porte de la Cité. Dans la nouvelle ville, la tour des Calendes défendait près de la cathédrale la maison du chapitre. Toutes ces maisons fortes, ainsi que les châteaux, donnaient un aspect très particulier à cet ensemble urbain, où chacun cherchait à se mettre à l'abri d'un coup de main. L'histoire mouvementée du moyen âge valaisan, les combats sanglants entre nobles et contre la maison de Savoie, rappellent aussi les luttes intestines des cités italiennes, où tout personnage influent avait ses défenses et sa tour. Il n'était pas superflu de prévoir des demeures bien fortifiées, même à l'intérieur des murs, pendant ces périodes de troubles incessants.

Notre but n'étant pas de décrire en détail châteaux et monuments, mais d'orienter les recherches dans une nouvelle direction, nous arrêtons ici notre étude, qui laisse encore bien des points d'interrogation et des problèmes à résoudre. Seuls les renseignements archéologiques notés soigneusement au cours des transformations de la ville, l'inspection minutieuse des substructions des anciens édifices, les relevés de fouilles, permettront d'éclaircir les origines lointaines de la ville de Sion. Peu à peu, il deviendra ainsi possible de faire revivre le passé de cette cité, capitale d'un pays, née au pied de ses rochers fortifiés, dominant fièrement la vallée.

⁹¹ Gremaud, *Documents*, Nos 1405, 1768 (en 1339).